

# MAUD ANKAOUA

*Respire!*



*Le Plan est  
toujours parfait*

● Éditions  
EYROLLES

MAUD  
ANKAOUA  
*Respire!*

*Et s'il existait un Plan ? Si tout ce que nous vivions avait été placé sur notre chemin pour nous permettre de nous accomplir ?*

**M**alo, 30 ans, virtuose de la stratégie, est appelé à Bangkok pour redresser une entreprise en difficulté. Quelques semaines après son arrivée, il surprend une conversation qui l'anéantit : il ne lui resterait que peu de temps à vivre... Au moment où il perd tout espoir, une vieille dame lui propose un pacte étrange : en échange de 30 jours de la vie du jeune homme, elle le met au défi. Sera-t-il prêt à tenter une série d'expériences susceptibles de modifier le cours de son destin ? Malo accepte et le voilà embarqué dans un incroyable périple aux saveurs et aux parfums de la Thaïlande, au terme duquel il pourrait découvrir l'ultime vérité.



*« Pour la plupart des hommes, le bonheur ne devient concret que lorsqu'il est perdu. »*

FRÉDÉRIC LENOIR

*Après son best-seller Kilomètre Zéro, Maud Ankaoua signe un second roman empreint de sagesse, d'humanité et d'optimisme. Plus qu'un roman, Respire! se lit comme un véritable livre d'accompagnement, convie à un voyage vers soi, vers le sens profond de notre existence. Il nous invite à transformer notre passé en force pour dépasser nos peurs et vivre la vie qui nous inspire.*

[www.editions-eyrolles.com](http://www.editions-eyrolles.com)  
Éditions Eyrolles | Diffusion Geodif

Code éditeur : G57238  
Code ISBN : 978-2-212-57238-4

**Respire !**

Éditions Eyrolles  
61, bd Saint-Germain  
75240 Paris Cedex 05  
www.editions-eyrolles.com

Collection «Romans de développement personnel»

Éditrice externe : Nolwenn Tréhondart

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2020  
ISBN : 978-2-212-57238-4  
Composé par Soft Office

MAUD ANKAOUA

# **Respire !**

## **Le Plan est toujours parfait**

● Éditions  
**EYROLLES**



*À toi, mon amour,  
qui chemine à mes côtés depuis vingt ans,*

*À vous tous, chers lecteurs,  
qui m'avez donné le courage d'être moi-même,*

*Je vous souhaite un merveilleux voyage.*

*Avec toute ma gratitude*

*Maud*



*Chers lecteurs,*

*Je vous lis chaque matin au réveil, vos messages me touchent, vos confidences m'honorent. Vos chuchotements lors de nos rencontres me bouleversent. Vous m'offrez le plus beau des cadeaux : m'accepter telle que je suis avec mes blessures, mes failles, ma vulnérabilité et toutes mes forces aussi. Merci de me permettre d'être celle que je suis. Merci d'oser m'exprimer votre Amour, il me porte chaque jour, il m'aide à grandir, il me rend plus authentique, plus juste, plus entière.*

*Il s'est passé tellement de choses entre nous depuis la sortie de mon premier roman que j'avais envie d'écrire ce deuxième livre pour vous, à cœur ouvert, sans filtre, telle que vous m'avez permis d'être. J'avais envie de partager avec vous mes expériences de vie, mes découvertes, en espérant qu'elles continueront à vous aider dans votre cheminement personnel, vous qui avez porté Kilomètre Zéro au-delà de mes rêves, vous qui m'avez laissée entrer chez vous, et qui distribuez mes phrases avec tant d'enthousiasme.*

*J'ai hâte que vous fassiez connaissance avec ma nouvelle bande d'amis, j'espère qu'ils vous plairont... En tout cas, eux trépignent de vous rencontrer.*

*Vous êtes entrés dans mon univers, et ce qui nous lie, je ne chercherai pas à l'expliquer, je le vis...*

*En attendant de vous revoir, prenez soin de vous, je vous embrasse fort.*

*Et pour tous ceux que je ne connais pas encore, à tout de suite!*

*Je vous souhaite à tous le meilleur.*

*Avec tout mon Amour,  
Maud*

## Saveur coco

*« Les gens n'ont pas toujours besoin de conseils, parfois ils ont juste besoin d'une main à tenir, d'une oreille pour les écouter et d'un cœur pour les comprendre. »*

Marcel Prévost

— QUEL dommage ! Partir sans avoir goûté mes coco-locos !

Malo sursauta. Le canon froid du revolver se détacha d'un centimètre de sa tempe en sueur.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous dans mon bureau ?

La vieille dame qui lui faisait face lui adressait un magnifique sourire. Affublée d'un tablier qui recouvrait sa robe, les cheveux grisonnants tirés en arrière, elle fixait des yeux le jeune homme dont le geste était resté figé en l'air. Malgré son petit mètre cinquante, une force et une sérénité singulières émanaient d'elle. D'un pas rapide, elle s'approcha du bureau et lui tendit une barquette en aluminium contenant de petits gâteaux ronds. L'arôme de coco qui s'en dégageait embauma la pièce.

— Ma fille dit que ce sont les meilleurs de toute la Thaïlande.

— Mais enfin... vous voyez bien que ce n'est pas le moment. Vous avez failli me faire peur... j'aurais pu tirer n'importe où.

D'où sortait cette femme ? Depuis trois mois que Malo travaillait chez XSoftware, il ne l'avait jamais vue. Pourquoi fallait-il qu'elle surgisse pile au moment où il venait de prendre la décision la plus importante de sa vie ? Il était hors de question

qu'une inconnue vienne contrarier ses plans. La colère prit le dessus sur sa détresse.

— Je vous prie de sortir immédiatement !

La vieille dame déposa délicatement la barquette sur le bureau et recula d'un pas, laissant les effluves taquiner les narines de Malo. Le sourire toujours aux lèvres, elle restait silencieuse, sans esquisser le moindre geste pour quitter les lieux. Son regard à la fois tranquille et empathique désarma le jeune homme qui baissa la garde en même temps que son arme.

*Et merde !* pensa-t-il. *Même de mon grand départ, je vais fuir !*

La femme s'approcha de nouveau avec douceur et picora un gâteau :

— Fais-moi confiance, goûte-les, ils sont tellement meilleurs chauds. Tu auras tout loisir de tirer après.

*Tirer « après » ? Mais elle se moque de moi !*

— Vous faire confiance ? Je ne sais même pas qui vous êtes.

La bouche pleine, elle mit sa paume sur ses lèvres le temps de déglutir.

— Je suis désolée, je ne me suis pas présentée. Je m'appelle Phueng, je suis la femme de ménage.

Elle lui tendit la main avec tant d'insistance que Malo se résigna à la lui serrer.

## Curriculum Vitae

*« Cela ne fait aucun sens d'embaucher des gens intelligents  
puis de leur dire ce qu'ils doivent faire. »*

Steve Jobs

TROIS mois plus tôt.

— Mais regarde-moi ce petit cul ! s'exclama Matthieu au bord de l'évanouissement.

— Tiens-toi un peu, répliqua Marie-Odile, la directrice des ressources humaines, qui suivait, elle aussi, de son regard curieux le nouvel arrivant, derrière les vitres de séparation.

Malo remontait le couloir accompagné de Bertrand, le P.-D.G. de XSoftware, qui lui faisait faire le tour du propriétaire.

— Avoue que nous n'avons pas perdu au change ! surenchérit Matthieu. Diplodocus remplacé par Keanu Reeves, ça va me redonner le goût des réveils matinaux.

Avec son allure élancée, ses yeux en amande, sa mèche rebelle et son visage anguleux, il est vrai que Malo avait des airs de star américaine. Très élégant, ordinateur en bandoulière, il portait un costume gris clair sur sa chemise blanche entrouverte. À côté, Bertrand – alias « Diplodocus » – succédait son ventre de courts pas rythmés pour suivre les enjambées du jeune homme. Il contrastait avec sa petite taille et sa bedaine rondouillarde.

Tout en les observant, Marie-Odile continuait de décortiquer avec admiration le CV de Malo.

— Tu as vu son palmarès ! Harvard, l'université de Columbia, et, pour finir, la Silicon Valley ! Il n'a même pas 30 ans !

Matthieu compléta :

— Je l'ai googlisé. La presse financière est unanime : un sens hors norme de la stratégie ! Il a fait fortune en vendant en Bourse son entreprise dans le secteur des nouvelles technologies. Depuis, il propulse toutes les organisations qu'il conseille au rang de numéro un. Il va nous coûter une fortune !

— Ah, quand même, tu n'as pas perdu tous tes réflexes de directeur financier !

Matthieu passa derrière Marie-Odile pour scruter de plus près le curriculum du nouvel arrivant et pointa son index sur les loisirs :

— Gastronomie et voile ! S'il pouvait être à vapeur aussi, je ne résisterais pas longtemps à sa petite gueule d'ange.

Zoé entra dans le bureau.

— Qu'est-ce que vous mijotez tous les deux ? demanda-t-elle en voyant Matthieu se trémousser devant la photo de Malo.

— C'est à cette heure-là que tu arrives ? la réprimanda gentiment Marie-Odile.

La jeune stagiaire en droit brandit son visa :

— Prolongé de huit mois grâce à toi, Mao ! Le dossier était parfait, je l'ai obtenu en un claquement de doigts. Enfin, deux heures d'attente tout de même pour un coup de tampon !

Pendant que le trio commentait son arrivée, Malo découvrait les lieux et les difficultés relationnelles entre Bertrand et son équipe. À chaque fois que le P.-D.G. entrait dans un *open space*, les sourires s'effaçaient, les regards s'abaissaient, l'ambiance semblait tendue. Il était clair que Bertrand avait perdu la confiance de ses salariés. Et la réunion d'équipe matinale avait enfoncé le clou : sous l'emprise de l'alcool, il avait commencé par insulter ses salariés puis s'était écroulé, ivre, dans son fauteuil, laissant Malo affronter seul les regards désespérés.

— Je suis venu prêter main-forte à votre président, avait-il dû improviser. Vous savez tous que K-Invest vient de racheter votre compagnie et a de grandes ambitions pour vous.

Malo enchaînait en effet depuis trois ans des missions pour divers fonds d'investissement. Le dernier en date, K-Invest, lui avait demandé d'accompagner la refonte de la stratégie d'XSoftware, une petite boîte de logiciels récemment rachetée.

Un employé l'avait aussitôt interrompu :

— Ne tournez pas autour du pot, c'est la débandade depuis plusieurs mois ! Vous avez vu son état ? avait-il ajouté, en désignant Bertrand du doigt.

Malo avait tenté de rectifier le tir :

— Mon rôle consistera justement à trouver la bonne direction avec votre P.-D.G.

S'il possédait de redoutables qualités d'analyste financier, Malo n'avait jamais été très doué pour les relations humaines. Élevé dans la dureté et les épreuves, son cerveau avait tendance à s'ankyloser dans le raisonnement, le rationnel et la stratégie.

— Allez, tout le monde au travail, avait-il signifié d'un ton un peu abrupt, alors qu'il s'engageait vers la sortie, tirant Bertrand par la manche.

— C'est un peu facile, avait lancé un second ingénieur, nous avons quitté Paris pour une aventure soi-disant excitante et valorisante, et voilà : nous sommes dans le flou artistique depuis des mois !

— Tu veux dire dans les effluves d'alcool, avait marmonné un autre collègue. Plus de planning, des insultes, du stress, de la pression, des menaces, aucune ligne directrice, même si Marie-Odile et Matthieu font le maximum pour nous. Comment peut-on faire de la recherche dans ces conditions ?

— C'est mon rôle d'identifier tous ces sujets, avait insisté Malo pour se sortir d'affaire.

— Pas besoin d'un auditeur pour voir tout cela, je vous le fais, moi, l'audit ! Ce qu'il nous faut, c'est un P.-D.G. !

Sur ces mots, le responsable de la recherche s'était levé, entraînant les autres vers la sortie.

\*  
\*\*

Depuis cette réunion, la situation ne s'était guère améliorée; Malo avait vite déchanté en comprenant que sa mission initialement prévue pour quelques semaines risquait de s'éterniser. Et, en effet, les mois avaient passé confirmant l'ambiance délétère dans l'entreprise. Les relents d'alcool que Bertrand dégageait dès les premières heures de la matinée en disaient long sur son mode de management erratique, qui paraissait ne plus reposer que sur la quantité de whisky qu'il absorbait quotidiennement. Régulièrement, Malo le retrouvait affalé sur son canapé en cuir, ronflant sous les rayons du soleil qui transperçaient la baie vitrée, une main abandonnée à une bouteille vide. Le P.-D.G. semblait bien plus préoccupé par la qualité de son malt que par les comptes rendus et propositions d'arbitrage du jeune conseiller.

Pour Malo, la situation devenait insupportable, d'autant qu'il n'avait jamais vraiment été attiré par l'Asie et que la coupure avec New York avait été brutale. Son confortable loft de Manhattan lui manquait et les maux de tête lancinants qui l'accablaient depuis peu ne faisaient qu'accentuer son mal-être. Il avait hâte de revenir chez lui, où l'attendaient des missions bien plus exaltantes.

C'est pourquoi, après avoir fait un énième point sur la situation, il avait pris sa décision : il allait appeler K-Invest et exposer le problème avec franchise. Il était temps d'envoyer Bertrand en cure de désintoxication et d'embaucher un vrai directeur général qui saurait mieux stimuler et relancer la créativité des jeunes ingénieurs.

Voilà, il n'avait pas grand-chose à dire de plus, en réalité : un simple coup de fil aux investisseurs et il serait de retour dans la vraie vie, celle qui le stimulait, celle dans laquelle il avait trouvé la force de se hisser tout en haut et devenir un homme d'affaires respecté.

Alors qu'il s'apprêtait à passer le coup de fil libérateur, il sentit son téléphone vibrer dans la poche de sa veste. Un appel manqué

de Marc, son médecin d'enfance, qu'il avait eu la bonne surprise de retrouver à Bangkok, lors de sa visite médicale d'expatrié. C'était chez Marc qu'enfant il finissait ses devoirs lorsqu'il était seul, c'est-à-dire à peu près tous les jours après la mort de sa mère. Le message laissé sur son répondeur l'avait glacé d'effroi :

« On se connaît depuis un moment tous les deux, alors je ne vais pas y aller par quatre chemins, le scan révèle un sérieux problème de cerveau. Je compte sur toi pour passer au plus vite à l'hôpital. J'y suis toute la matinée. »

Malo avait compris sur-le-champ que ses maux de tête n'étaient pas anodins. Mais c'est à l'hôpital, deux heures plus tard, qu'il avait pris conscience de ce qui l'attendait.

Alors qu'il patientait derrière la porte du bureau du docteur Marc Dormeuil, il avait surpris une conversation dans la salle commune :

— Tu sembles préoccupé, Marc, ça va ?

— Je suis dévasté !

Malo avait reconnu immédiatement la voix du médecin, malgré le café qui coulait bruyamment.

— À propos du dossier Sandler ? avait demandé un confrère. C'était bien de lui qu'il s'agissait.

— Oui, je lui ai laissé un message tout à l'heure, mais je ne sais pas comment lui annoncer.

— On en a parlé en réunion à l'instant, il n'y a rien à faire, c'est une forme rare de dégénérescence du cerveau.

— Je le sais, c'est bien ce qui me rend fou. Devenir un légume à son âge !

— Tu veux que je m'en occupe ?

— Non, c'est à moi de le faire. Je ne m'habituerai jamais à ces situations, il m'arrive même d'en détester mon métier.

Un silence plombant avait empli l'espace. Soutenu par les murs, Malo avait fait demi-tour et s'était traîné jusqu'à la sortie.

Il avait marché un moment au hasard des rues puis s'était enfermé dans son bureau pour le reste de la journée. Abasourdi de douleur, sa vie avait défilé de longues heures devant ses yeux embués et gonflés de douleur. La mort accidentelle de sa mère, la lâcheté de son père qui s'était abruti dans l'alcool et le travail avant de le laisser à ses grands-parents, le Capitaine et Madou qui lui manquaient plus qu'il n'osait se l'avouer, et... Justine. Qu'était-elle devenue ? Il avait eu envie de l'appeler mais avait renoncé. À quoi bon ?

Il s'était dirigé mécaniquement dans le bureau de Bertrand à la recherche d'une source de malt qu'il avait aspirée d'une traite, assis dans le fauteuil en cuir du directeur. Peu à peu, le liquide lui avait déchiré la gorge, sans parvenir à calmer la violence de ses émotions.

Légèrement soûl, il avait fouillé machinalement dans les tiroirs du bureau de Bertrand. C'est là qu'il avait trouvé le revolver.

Il avait respiré un grand coup, ajusté le pistolet dans le creux de sa tempe, fermé les yeux et compté dans sa tête :

1, 2...

## *Deal!*

*«Le temps qui nous reste à vivre est plus important  
que toutes les années écoulées.»*

Léon Tolstoï

— BIEN, Phueng, écoutez, vos gâteaux sont sans aucun doute excellents, mais, ce soir, ce n'est pas le bon moment, je ne suis pas au mieux de ma forme !

— Je vois, et, pourtant, tu es vivant !

La remarque laissa Malo sans voix. Malgré son fort accent asiatique, Phueng s'exprimait parfaitement en français et, de plus, s'autorisait à le tutoyer avec un aplomb étourdissant.

— Vous parlez français ?

— Oui, j'apprends depuis plusieurs années, c'est important pour moi.

Les yeux de la vieille dame brillaient en parlant.

— C'est difficile et très éloigné du thaïlandais, mais je te suis très reconnaissante de me permettre de pratiquer un peu ce soir. Que puis-je t'offrir en échange ?

— Mais rien, voyons ! De toute façon, je ne vais pas pouvoir continuer à bavarder comme ça...

— Oui, je me doute que tu as mieux à faire que de discuter avec ta femme de ménage ! répliqua-t-elle en souriant.

Malo aurait pu croire un instant à de l'ironie, mais il sentit que le ton de sa voix était sincère. Il but une gorgée d'eau au

goulot de la bouteille en plastique qui traînait sur le bureau et goûta une des fameuses douceurs qu'elle avait préparées. La coque caramélisée contenant le lait de coco tiède adoucit l'amertume de la soirée. Un grain de lotus logé en son cœur craqua sous sa dent.

Phueng, attentive, attendait son verdict.

— Ils sont délicieux, c'est vrai!

— Tu verras, le deuxième est encore meilleur.

Elle marqua un temps et poursuivit :

— J'ai bien vu que tu boudais mes coco-locos. J'ai retrouvé chaque nuit ma barquette intacte dans ta corbeille à papier.

— C'est donc vous qui abandonniez votre dîner!

— Non, c'était pour toi! Comme j'en laisse sur le bureau de tous les salariés. Ils semblent tous les apprécier, sauf toi!

Elle pointa du doigt la barquette comme pour l'inciter à renouveler l'expérience. Malo s'exécuta.

— Ferme les yeux, et concentre-toi sur la texture et le goût.

Les saveurs subtilement sucrées se déposaient sur ses papilles en éveil. Elles se mêlaient les unes aux autres comme de subtiles émotions qui diffusaient en lui des gouttes de plaisir. Une seconde, Malo crut ressentir de la joie. Surpris, il ouvrit les yeux sur Phueng qui arborait un sourire de satisfaction.

— Es-tu sûr à 100 % qu'il n'y a plus d'espoir?

Puis elle ferma les yeux, laissant place au silence. Malo prit soudain conscience de la situation. Il imagina sa cervelle explosée sur les murs du bureau et l'effroi le saisit. Aurait-il souffert? Se serait-il loupé? Ne plus vivre, et après... qu'y avait-il? Les paroles du médecin vinrent cogner dans sa tête: « On ne peut plus rien pour lui »; « Quelques semaines au plus ». Qu'est-ce qui l'attendait s'il patientait jusqu'à ce que la mort se manifeste d'elle-même? Aurait-il mal? Il n'était pas sûr d'avoir envie de le savoir.

— Oui, presque certain, murmura-t-il enfin.

— Presque, ce n'est pas 100 % sûr : il y a donc une petite partie de toi qui y croit encore.

La vieille femme enchaîna sans attendre.

— Combien vaut une journée de ton temps ?

— Pardon ?

Elle répéta calmement. Il s'attendait à tout, mais sûrement pas à cette question.

— Peu importe, esquiva-t-il.

Cette situation commençait à devenir embarrassante, il savait pertinemment qu'une vie entière de travail de cette brave dame ne suffirait pas à payer une seule de ses factures d'honoraire. Mais il ne voulait pas l'offenser.

— C'est très important au contraire. Allez, dis-moi ! Ce soir, on se parle pour de vrai, plus de temps pour les niaiseries. *Business is business.*

Mais qui était ce personnage, mi-ange mi-démon qui lui parlait soudain argent après l'avoir convaincu de manger des *dream cakes* ?

Ses maux de tête montèrent d'un cran.

— Alors, combien ? s'impatienta la vieille femme.

— 3 000 euros par jour, lâcha-t-il, espérant mettre un point final à cette conversation de plus en plus absurde.

Après tout, elle avait insisté, elle était renseignée maintenant !

— Ça fait combien tout ça en bahts ?

La plaisanterie avait assez duré. Malgré lui, Malo sentit le ton de sa voix se durcir.

— Bon, ça suffit, laissez tomber. La soirée a été rude. Il est temps de partir. Je vous offre votre nuit de travail. Je vous remercie pour tout, mais rentrez chez vous !

Phueng semblait concentrée sur ses doigts. Voyant qu'elle marmonnait entre ses lèvres en thaïlandais, il réalisa qu'elle était en train de convertir le nombre qu'il venait de lui donner en monnaie locale !

— Pourrais-tu décaler ton suicide de trente jours ? Je te les achète !

— Mais vous êtes folle !

— Et, toi, tu devrais être mort depuis un quart d'heure ! Alors, un peu de respect ! À présent que tu es en sursis, tu peux bien m'accorder trente jours, non ? Je pense avoir mérité un droit de préemption.

Le vocabulaire juridique et comptable qu'utilisait Phueng le sidérait.

— Rien que ça ! s'offusqua Malo, avec un sourire malgré lui.

— C'est comme ça que vous dites dans les entreprises ? Bon, tu me fais un petit dix pour cent, payable à 45 jours fin de mois ?

Phueng tendit la main pour conclure le marché. Malo, médusé, baladait son regard aux quatre coins de la pièce à la recherche des caméras cachées. Il laissa échapper un sourire, étonné par le décalage entre ce petit bout de vieille dame et son habileté en affaires.

— C'est une blague, n'est-ce pas, vous vous moquez de moi ?

— Pas du tout, c'est une proposition très honnête. Tu as tout à y gagner et moi aussi.

Malo se tut, sidéré par son audace ou son inconscience. Mais il reconnut que quelque chose en elle le fascinait. Cette femme exerçait sur lui un pouvoir dont il n'avait plus l'habitude et qui lui semblait apaisant en cette sinistre soirée.

— Et qu'allez-vous me demander en échange du rachat de mes trente jours de vie ?

— Ça, je te le dirai en temps voulu.

— Vous ne croyez tout de même pas que je vais accepter aveuglément un pacte dont je ne connais pas toutes les conditions !

— Qu'as-tu à perdre ?

— Ma liberté d'action !

— Nous avons bien vu où ça te mène, ironisa Phueng.

Elle reprit son ton sérieux et directif.

— Je vais être claire, petit. Pour vouloir quitter la vie et donc t'abandonner ainsi, c'est que tu t'es senti douloureusement rejeté. Et crois-en mon expérience, j'en sais quelque chose, je peux même affirmer que je suis devenue une experte en la matière. Je pense savoir comment te guérir. Et, pour cela, nous avons besoin de trente jours.

— Vous ne manquez pas d'air. Vous ne savez rien de moi et de ma vie. Vous surgissez de nulle part et vous prétendez pouvoir me guérir? Ce n'est pas parce que je suis au bout du rouleau que je vais croire le premier charlatan venu. Je ne suis pas un crétin!

— Ça, je n'ai pas assez de recul pour poser un diagnostic précis.

Interloqué, Malo rétorqua :

— Et qu'est-ce que toute cette histoire m'apporte à moi? Que vous m'achetiez trente jours? Je n'ai pas besoin de cet argent : de toute façon, je vais mourir!

Malo baissa les yeux.

— Je ne sais même pas si je serai encore en vie dans un mois.

— Dis-moi, petit, quand un client signe un contrat, tu ne lui demandes pas ce que ça te rapporte, tu lui expliques ses bénéfices, non?

Décidément, Phueng se révélait être une fine stratège en affaires. Comme pour le mettre K.-O., elle se redressa et affirma :

— Mais je vais te dire ce que tu y gagnes : au mieux, tu seras guéri ; au pire, tu seras certain à 100%!

Comment pouvait-elle affirmer cela alors qu'elle n'avait aucune idée de sa maladie et n'était pas médecin? Malo savait bien qu'elle ne pourrait rien pour lui. Il aurait maintenant tout donné pour en finir avec cette mascarade. Pourtant, alors qu'elle lui tendait de nouveau la main pour sceller l'accord, il accepta machinalement.

— À partir d'aujourd'hui, tes journées m'appartiennent! Le premier jour me servira d'étalonnage.

— Étalonnage ? répéta mécaniquement Malo.

— Oui, de repère. Tu as quartier libre pour mettre de l'ordre dans tes affaires.

— Comment ça ?

— Je ne sais pas : as-tu finalisé ta mission ici et exprimé à tes collègues ce que tu souhaitais leur dire ?

— Non, loin de là !

— Eh bien, commence par là.

— Mais que voulez-vous que je leur raconte ?

— Ce que tu as sur le cœur. Tu observes sans rien dire depuis trois mois une situation qui ne te convient pas. Il est temps de t'affirmer un peu.

— Je ne suis pas payé pour cela.

— Maintenant, tu l'es ! Allez, tu n'as rien à perdre. D'ici peu, tu ne seras plus de ce monde de toute manière. Tu verras, tu te sentiras soulagé.

Phueng s'empara de l'arme qui traînait encore sur le bureau :

— Je te la rends à la fin du contrat.

Elle sourit en remarquant le cran de sécurité enclenché.

— Il faudra quand même que je t'apprenne à t'en servir !

## Urgence

« *Quand nous touchons notre souffrance en pleine conscience,  
nous commençons à la transformer.* »

Thich Nhat Hanh

MALO passa la journée qui suivit à ressasser cette soirée qui aurait pu être tragique ou libératrice sans l'intervention de cette vieille dame. Assis à son bureau, il réfléchissait à ses paroles. Clore ma mission... Dire ce que j'ai sur le cœur... De quoi voulait-elle parler ? De ses collègues ? Il les connaissait à peine. De son patron ? Cet alcool fini ! Se pouvait-il qu'elle fasse référence à ceux qui l'avaient plus profondément déçu et blessé, ces fantômes qui le poursuivaient depuis des années, ces traîtres, ces faux amis, Benjamin, Justine, ou pire, son père, ce lâche ? Plus il se souvenait de ses blessures, plus la tâche lui paraissait insurmontable. Il regrettait de lui avoir laissé l'arme, tant il se sentait seul, abandonné. Il aurait dû tirer et en finir.

Alors qu'il traversait l'*open space* désert, il entendit une femme pousser des cris dans le bureau de Bertrand. Il reconnut la voix de Marie-Odile, la directrice des ressources humaines. Il ouvrit la porte brusquement et la trouva tentant péniblement de se dégager d'un homme qui lui serrait de près la taille.

— Lâchez-la tout de suite, intervint Malo en se précipitant sur l'homme.

Bertrand se retourna, le regard ivre d'incompréhension. Malgré son état de douleur, Malo sentit ses forces se décupler et la colère se solidifier dans son bras. Il serra le poing et écrasa sa rage contenue depuis tant d'années sur le visage du quinquagénaire qui s'écroula au sol.

Matthieu surgit dans le bureau au moment précis de l'impact et protégea aussitôt Marie-Odile en se plaçant devant elle. Malo s'adossa au mur et se laissa glisser sur les talons à côté de Bertrand. Sa propre violence le sonnait. Il lui tapota le visage.

— Allez, mon vieux, réveillez-vous maintenant !

Après un temps qui parut une éternité, Bertrand grommela puis gémit en effleurant son nez cassé.

— Je l'accompagne à l'hôpital, prenez soin de Marie-Odile, ordonna Malo à Matthieu, en posant une main sur l'avant-bras de la DRH. Ça va aller ?

Marie-Odile baissa les yeux et Malo perçut un « merci » sur ses lèvres tremblantes. Il traîna Bertrand qui reprenait douloureusement ses esprits jusqu'à sa voiture.

— Qu'est-ce qui vous a pris de me frapper comme ça ?

Malo répondit, glacial.

— Vous êtes malade, Bertrand.

Le regard délavé, le quinquagénaire posa sa tête lourde contre la vitre en essuyant d'un revers de main son nez ensanglanté.

Malo attendit une bonne partie de la nuit les résultats des examens, angoissé à l'idée d'être de retour à l'hôpital. L'arrivée du médecin le sortit de ses pensées noires.

— Une simple fracture. Totalement bénigne au regard du taux d'alcool qu'il avait dans le sang et qui aurait pu le tuer, dit sobrement l'homme en blouse blanche. Vous êtes de la famille ?

— Non... un collègue.

— Votre collègue a besoin d'aide. Nous allons le garder en observation pendant un ou deux jours.

Alors que Malo regagnait sa voiture, il vit Matthieu s'avancer vers lui sur le parking de l'hôpital.

— Comment va-t-il ? lui demanda ce dernier, essoufflé.

Malo dévoila le diagnostic en quelques mots. Même s'il savait qu'il avait eu raison d'agir pour protéger Marie-Odile, il culpabilisait de sa violence envers Bertrand – une violence qu'il ne s'était jamais vu exprimer avec autant de hargne.

— Vous savez, il n'a pas toujours été comme ça, lui confia Matthieu, comme pour justifier le comportement du P.-D.G.

Malgré son poing endolori et son mal de tête lancinant, Malo laissa la curiosité l'emporter.

— Si nous prenions un verre pour nous remettre de ces émotions ?

— Avec plaisir, s'exclama Matthieu, je connais un endroit à deux rues d'ici.

Les deux hommes s'installèrent à une table au calme sur le roof top d'un hôtel qui offrait une superbe vue sur Sukhumvit, le quartier branché de Bangkok.

D'une seule traite, Matthieu expliqua à Malo que Bertrand était un dirigeant admirable et admiré jusqu'à l'année passée. Inconsolable, il s'était mis à boire depuis la mort de sa femme. Son cynisme et ses remarques désobligeantes avaient déjà fait fuir plusieurs salariés.

— Quand nous avons appris que K-Invest était entré dans le capital de XSoftware, et que nous vous avons vu arriver avec votre CV et votre palmarès, nous avons tous espéré que vous prendriez le relais.

Le regard de Matthieu s'attarda dans celui de Malo ; il attendait une réponse rassurante qu'il n'obtint pas.

— Je ne suis pas là pour longtemps, répondit Malo, je suis là pour repenser la stratégie, mais, en aucun cas, pour reprendre les rênes de l'entreprise.

— Alors on est mal barrés ! soupira Matthieu. C'est la faillite assurée s'il n'y a plus de capitaine à bord !

— Mais, rassurez-vous, Matthieu, Bertrand va revenir, c'est l'histoire de deux, trois jours, essaya de le convaincre Malo.

— Dans son état, c'est pire que de n'avoir personne!

Un silence s'installa entre les deux hommes. Mal à l'aise, Malo changea de sujet :

— Comment était Marie-Odile quand vous l'avez laissée ?

— Elle est sonnée, je suis inquiet pour elle. D'autant que son contexte familial n'est pas facile.

En écoutant Matthieu parler, Malo découvrit à quel point son interlocuteur, mais aussi tous les salariés de l'entreprise, étaient attachés à Marie-Odile, qu'ils appelaient entre eux « Mao ». Avec sa générosité et sa disponibilité permanente, elle faisait figure de mère poule dans cette petite entreprise d'une quarantaine d'ingénieurs. Malheureusement, depuis plusieurs mois déjà, elle souffrait des comportements déplacés de Bertrand envers les salariés, et elle plus particulièrement.

— Et pour couronner le tout, je ne l'ai vu qu'une fois, mais son mari est encore pire que Bertrand, enchaîna Matthieu. Un narcissique de première qui ne pense qu'à sa carrière. Du « moi-je » à toutes les sauces, il passe son temps à la rabaisser pour mieux se valoriser : une tête de con comme on n'en fait plus!

Encouragé par ses deux verres de whisky, Matthieu était intarissable. Il raconta à Malo comment avec Marie-Odile et Zoé, ils formaient un trio inséparable, malgré des tempéraments, profils et philosophies de vie que tout opposait.

Zoé était arrivée en Thaïlande l'été dernier pour se rapprocher d'un ami d'enfance, Théo, dont elle était secrètement amoureuse. Gérant d'un hôtel indépendant à Paris et enseignant de plongée, celui-ci avait tout plaqué pour se lancer à son compte dans la construction d'un complexe de bungalows dans la baie de Phang Nga.

— L'île est au sud de Phuket, ce n'est pas tout à côté mais deux heures suffisent pour la rejoindre par un vol interne. C'est de toute façon plus proche que la France pour Zoé! Lorsque

Marie-Odile a posté l'annonce l'été dernier, elle s'est présentée dès le lendemain pour la supplier de la choisir. C'est quelqu'un de très spontané qui sait ce qu'elle veut ! Elle est devenue très vite amie avec Marie-Odile, qui, elle, va vraiment mal en ce moment, même si elle fait tout pour le cacher. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé, elle refuse d'en parler, mais elle ne voit plus sa fille depuis plusieurs années et cela la rend extrêmement malheureuse. Quelque part au fond de moi, je suis bien content que vous ayez cassé le nez de Bertrand : il ne faisait qu'aggraver son désespoir en la castrant en permanence.

Les minutes et les heures s'écoulèrent pendant lesquelles Matthieu partagea de nombreuses confidences avec Malo. Son physique de gravure de mode, avec ses costumes toujours élégants et ses cheveux ébouriffés au gel, dissimulait une personnalité brillante, drôle et sensible, qui émut profondément Malo.

Si celui-ci se livra peu, il commença à ressentir les effets de cette étrange soirée en rentrant chez lui : tout doucement, les souvenirs affluaient et remontaient par bouffées.



## Flash-back

*« Si vous avez été brutalement brisé mais avez encore le courage d'être bon avec les autres êtres vivants, alors vous êtes un "dur à cuire" avec un cœur d'ange. »*

Keanu Reeves

— À la vie, à la mort ! répétèrent en chœur Benjamin et Justine quand le train entra en gare de Lannion.

La garde de Malo venait d'être officiellement prononcée en faveur de ses grands-parents, Madou et son mari, « le Capitaine ». Depuis la mort de sa femme, leur fils Erwan avait sombré dans la dépression, et le pauvre petit Malo avait été confié dans un premier temps aux services sociaux. Après douze mois de négociation, il posait un pied sur le quai, un mince sourire aux lèvres. Il se jeta dans les bras de sa grand-mère qui l'étouffa contre sa poitrine.

— C'est pour toujours, hein ? demanda-t-il, les yeux emplis de larmes.

— Mais oui, mon chéri, le rassura son grand-père en le serrant à son tour dans ses bras. Et regarde qui est là pour t'accueillir ! Moussaillon Benjamin et infirmière Justine.

Chaque été, le trio se retrouvait pour rejouer la scène des aventuriers d'un monde meilleur : oiseaux blessés pris dans les filets, fonds marins pollués... tout servait de prétexte pour sauver la planète. Benjamin et Malo, déguisés en combattants masqués,